



Syria
Archéologie, art et histoire

84 | 2007
Varia

Anne-Valérie SCHWEYER, *Les Lyciens et la mort. Une étude d'histoire sociale*

Isabelle Sachet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/413>
DOI : 10.4000/syria.413
ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2007
Pagination : 342-344
ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Isabelle Sachet, « Anne-Valérie SCHWEYER, *Les Lyciens et la mort. Une étude d'histoire sociale* », *Syria* [En ligne], 84 | 2007, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/413> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.413>

© Presses IFPO

Anne-Valérie SCHWEYER, *Les Lyciens et la mort. Une étude d'histoire sociale*, Istanbul-Paris, Institut français d'Études anatoliennes, Diffusion De Boccard, 2002 (Varia Anatolica XIV), 1 volume de 22,5 x 28 cm, 320 p., 39 pl. - ISBN : 2-906053-67-8.

Anne-Valérie Schweyer propose un ouvrage de synthèse sur les Lyciens et la mort, du v^e au I^{er} s. av. n. è. Il s'agit moins d'une étude des pratiques funéraires en Lycie, comme le laisserait entendre le titre principal, que d'une étude d'histoire sociale, ce que souligne le sous-titre. L'étude repose principalement sur l'analyse d'inscriptions funéraires en langue lycienne et en langue grecque. L'essentiel du *corpus* des inscriptions lyciennes analysées provient du tome I des *Tituli Asiae Minoris*, publié en 1901, augmenté de deux publications de G. Neumann en 1979 et 1985. Les inscriptions grecques sont issues du tome II des *Tituli Asiae Minoris*, fascicules 1 à 3, publiés respectivement en 1920, 1930 et 1944. En l'absence d'un fascicule sur la Lycie centrale, Anne-Valérie Schweyer a établi elle-même le *corpus* des inscriptions funéraires de cette région. Dans un recueil en fin d'ouvrage, l'auteur présente ainsi un *corpus* de 97 inscriptions funéraires en langue grecque des époques classique et hellénistique, parmi lesquelles se trouvent 49 inscriptions inédites provenant du fond de la *Kleinasiatische Kommission* de Vienne et une inscription précédemment publiée par l'auteur en 1988 (référence Myra 73 du recueil).

La première partie de l'ouvrage, composée de cinq chapitres, s'ouvre sur une étude typologique des monuments funéraires de Lycie : piliers funéraires, tombes-maisons et tombes rupestres, sarcophages, tombes-temples et tombes monumentales. En l'absence de textes inscrits sur les piliers funéraires, classés parmi les plus anciens monuments funéraires lyciens et datés du VI^e s. av. J.-C., l'auteur a choisi de n'illustrer aucun de ces monuments. Les tombes-maisons et tombes rupestres sont ensuite présentées ensemble : les deux types sont rupestres et la seule différence réside dans le fait que les tombes-maisons sont entièrement dégagées du rocher, ce qui les fait ressembler à des édifices maçonnés, tandis que les tombes rupestres ne sont que partiellement dégagées. La comparaison qu'établit Anne-Valérie Schweyer entre le décor des tombes rupestres et les éléments de construction des maisons en bois n'est pas nouvelle, mais elle est d'un grand intérêt et les clichés photographiques pris par l'auteur illustrent clairement son propos. Les sarcophages lyciens empruntent des éléments de décor à la tombe-maison, mais ils se distinguent clairement de cette dernière par leur couvercle ogival. Enfin, les tombes-temples et les tombes monumentales sont un type d'architecture funéraire plus rare en Lycie, nettement inspiré des modèles grecs. La présentation typologique des monuments funéraires

de Lycie demeure au final assez sommaire et nous renverrons pour plus de détails sur leur architecture et la chronologie à un mémoire universitaire publié la même année, en 2002, par Cordelia Strathmann, *Grabkultur im antiken Lykien des 6. bis 4. Jahrhunderts v. Chr.*, Europäische Hochschulschriften, série 38, Archéologie v. 75, Frankfurt am Main, éd. Lang.

Le deuxième chapitre est une étude lexicographique des monuments funéraires au cours de laquelle l'ouvrage prend tout son intérêt. Une synthèse du vocabulaire utilisé en lycien et en grec précède une étude des termes appliqués à chaque type de tombe lycienne aux époques classique et hellénistique. On y apprend qu'à partir du IV^e siècle, la diffusion d'un plus grand nombre de types de tombes à une partie plus importante de la population a conduit au développement de types hybrides. En même temps que se diversifie l'architecture des tombeaux, Anne-Valérie Schweyer relève l'installation d'une certaine confusion sémantique dans le vocabulaire funéraire.

Dans le troisième chapitre, consacré aux rites et pratiques funéraires, les remarques de l'auteur reposent essentiellement sur l'étude des inscriptions funéraires grecques et lyciennes. Les tombes de Lycie ont certes été pillées depuis longtemps, mais on regrette malgré tout que l'auteur n'ait pas cherché plus de parallèles dans l'archéologie pour étayer son discours. Toujours est-il que l'étude des inscriptions renseigne sur nombre de points importants. On y apprend ainsi que l'inhumation est de rigueur en Lycie et que l'incinération n'est introduite qu'à la fin de la période hellénistique. Le sacrifice est ensuite présenté par l'auteur comme une pratique commémorative cimentant le groupe familial autour du culte des morts. L'animal sacrifié lors de la cérémonie pouvait être un bœuf, un mouton, parfois un chevreau.

Au quatrième chapitre est abordée la question de la protection des tombeaux. Un système de réglementation connu grâce aux inscriptions lyciennes établit la gestion des espaces funéraires, notamment l'ajout d'une personne dans une tombe ou le rachat d'une tombe. Un original détaillé de ces prescriptions devait être conservé dans un bâtiment destiné à la conservation des archives. Une étude des montants des droits funéraires, renseignés par les inscriptions lyciennes, est ensuite particulièrement intéressante. Elle concerne les sommes d'argent, en *ada* ou en sicles, touchant à la surveillance et à la gestion des tombeaux. Cette étude permet à l'auteur de montrer qu'il existait une hiérarchie entre les monuments funéraires et que, probablement, au

iv^e siècle, les piliers et sarcophages devaient être bien plus coûteux pour les familles que les tombes rupestres. Cette conclusion est au demeurant logique puisque les tailleurs de pierre se contentaient de tailler un pan de façade rocheuse dans le cas d'une tombe rupestre, tandis qu'ils devaient dégager totalement la roche pour construire un pilier ou un sarcophage monolithes, impliquant par là-même une somme de travail plus importante et donc un coût du monument plus important.

La profanation des tombes et les sanctions qui en résultent sont traitées au cinquième chapitre. Si de telles mesures étaient prises, c'est évidemment que profanations et déprédations matérielles avaient cours en Lycie. Anne-Valérie Schweyer relève une différence dans les mesures prises envers les contrevenants : dans les inscriptions lyciennes, ils sont soumis à une malédiction divine et à un sacrifice expiatoire ; dans les inscriptions grecques, ils sont soumis à une malédiction divine, au paiement d'une amende ou à une action judiciaire. Un fait intéressant à noter : dans le cas d'une violation de tombe à l'époque hellénistique, on verse au délateur une partie du montant de l'amende.

La deuxième partie est composée de deux chapitres seulement. Elle a pour titre « La tombe, reflet d'une société ». L'auteur y étudie les anthroponymes puis la structure de la cellule familiale lycienne. Le premier chapitre de cette deuxième partie est une étude onomastique établie sur l'analyse des anthroponymes dans les inscriptions funéraires de Lycie écrites en grec et en lycien, entre le iv^e et le i^{er} s. av. J.-C. Les anthroponymes lyciens et anatoliens écrits en lycien et en grec ont déjà fait l'objet de publications par L. Zgusta en 1964 et 1970, mais Anne-Valérie Schweyer a procédé à d'utiles mises à jour et à de nouvelles lectures qui l'ont autorisée à formuler un certain nombre de conclusions. À partir de l'époque hellénistique, l'auteur remarque ainsi une implantation progressive des anthroponymes grecs dans l'onomastique anatolienne, tandis que l'emploi de noms autochtones à l'époque classique reflétait une relative imperméabilité aux influences étrangères. Les anthroponymes grecs de Lycie, formés sur les qualités ou les défauts et sur les noms divins, sont ceux qui ont connu le plus de succès. L'importance des noms grecs théophores nous éclaire aussi sur les croyances des individus qui les portaient. La persistance des noms épichoriques dans l'onomastique lycienne démontre toutefois que les Lyciens n'ont pas pour autant altéré leur identité. De plus, les inscriptions funéraires de Lycie sont pauvres en noms perses. Le développement de la Lycie serait pourtant dû à un rapprochement avec le monde perse, habituellement traduit par la

présence d'une élite perse dans la région à partir de la fin du vi^e s. av. J.-C., mais son assujettissement au pouvoir perse est moins probable, ce que confirmerait la pauvreté des noms perses dans les inscriptions lyciennes.

Au deuxième et dernier chapitre de la deuxième partie, l'auteur insiste sur l'ouverture de la cellule familiale lycienne à l'époque hellénistique. Les inscriptions révèlent que la tombe est construite pour une seule personne à l'époque classique, tout au plus pour une cellule familiale réduite, c'est-à-dire le couple et ses enfants. En revanche, à l'époque hellénistique, les autorisations d'inhumation dans le tombeau familial s'étendent aux gendres et aux belles-filles, aux ascendants et aux occupants de la maison, affranchis et esclaves. Le caveau familial se développe à la période hellénistique alors qu'auparavant, les membres d'une même famille se faisaient inhumer dans des tombeaux séparés. Anne-Valérie Schweyer n'a pas noté de concordance entre l'espace disponible à l'intérieur des tombes et le nombre d'ayants-droit autorisés à être inhumés dans la tombe, mais le lecteur aurait apprécié de disposer de croquis des intérieurs de tombes ou, tout au moins, des dimensions des chambres sépulcrales. D'un point de vue général, on regrette que les données archéologiques soient exploitées au strict minimum. On aurait aimé savoir, par exemple, si une augmentation du nombre d'emplacements funéraires avait lieu au cours du temps dans les tombes hellénistiques de Lycie, mais il aurait fallu pour cela disposer d'une chronologie plus précise des tombeaux, ou encore si le décor architectural des tombes traduit la perméabilité aux influences ressentie dans l'onomastique à partir de la période hellénistique. Quoi qu'il en soit, l'auteur considère, probablement à raison, que l'évolution de la typologie des tombes en Lycie entre le vi^e et le i^{er} s. av. J.-C. est le reflet d'un changement dans l'organisation de la société. D'une société hiérarchisée, avec des tombes réservées à un seul individu puis à un groupe familial réduit, on passerait à l'époque hellénistique à une société plus ouverte, avec des tombes destinées à une cellule familiale élargie.

Au terme de son étude, Anne-Valérie Schweyer conclut à une adéquation entre l'évolution des pratiques funéraires des Lyciens et l'organisation de la société. D'une société « policée », empreinte de particularismes régionaux, la Lycie se tourne progressivement vers le monde hellénistique et s'ouvre peu à peu aux influences. Nous suggérons toutefois d'apporter une réserve à cette conclusion raisonnable et cohérente : n'y aurait-il pas une contradiction possible entre une ouverture de la tombe à l'époque hellénistique et le fait qu'à cette période,

les mesures de protection des espaces funéraires décrites par les inscriptions deviennent de plus en plus restrictives et le système de réglementation de plus en plus élaboré ? Il faudra par ailleurs compléter l'ouvrage de qualité que nous propose Anne-Valérie Schweyer par d'autres publications, parues depuis 2002, notamment les actes, publié en 2003, du colloque *Licia e Lidia prima dell'ellenizzazione*, qui s'était tenu à Rome les 11-12 octobre 1999. Dans ce recueil d'articles, Frank Kolb développe notamment l'idée que l'acculturation grecque en Lycie serait perceptible dès le VI^e s. av. J.-C., dans un article intitulé « Aspekte der Akkulturation in Lykien in archaischer und klassischer Zeit ».

Les 39 planches qui prennent place à la fin de l'ouvrage sont de belle facture et les photographies

des monuments funéraires sont essentiellement dues à l'auteur. L'unique carte de la planche I ne facilite pas la recherche des sites mentionnés au cours de l'étude, même s'il faut avouer que le lecteur navigue assez peu entre le texte, le recueil d'inscriptions et le catalogue photographique. On se demande du reste si la comparaison annoncée dans l'introduction entre l'archéologie et les inscriptions grecques et lyciennes a été complètement menée à son terme. Cela n'enlève rien aux qualités de l'ouvrage d'Anne-Valérie Schweyer qui a procédé au regroupement utile, dans un même volume, d'une centaine d'inscriptions funéraires grecques de Lycie, pour partie inédites, et à leur exploitation dans le cadre d'une étude thématique méthodiquement menée.

Isabelle SACHET

Marguerite YON, *Kition de Chypre, Guides archéologiques de l'Institut français du Proche-Orient, n° 4, Paris, Ministère des Affaires étrangères/Éditions Recherche sur les Civilisations, 2006, 24,1 cm, 156 p., broché, pelliculé, couv. en coul., 92 fig. en noir et blanc et en couleur, indices, biblio. - ISBN : 2-86538-302-4.*

Commencées il y a un peu plus de trente ans, les fouilles de l'Institut Courby de Lyon (CNRS et Université Lyon-2) ont apporté une contribution très importante à notre connaissance de Kition, principalement grâce aux recherches menées sur le site de *Bamboula*. Marguerite Yon, qui dirige cette mission depuis l'origine après avoir été contrainte d'abandonner Salamine, était la mieux placée pour publier ce guide qui, tout en insistant sur les découvertes de *Bamboula*, présente un bilan d'ensemble sur l'histoire de la ville, du Bronze récent à l'époque impériale, et sur les autres zones archéologiques majeures, en premier lieu le quartier de *Kathari*, fouillé par le Département des Antiquités sous la direction de Vassos Karageorghis. Divisé en deux parties (« Le cadre historique et géographique », p. 15-63, et « Les restes archéologiques », p. 65-142), l'ouvrage est richement illustré, le plus souvent en couleurs. La bibliographie donnée à la fin du volume est particulièrement précieuse.

La dédicace du livre, à la mémoire d'Einar Gjerstad, rappelle que la mission suédoise a été la première, en 1929, à mener des fouilles scientifiques sur le site de Kition, précisément à *Bamboula* où elle a mis au jour un ensemble de sculptures en calcaire qui reste, aujourd'hui encore, le plus riche qu'ait livré le sol de la ville. Mais il faut aussi rendre hommage à Kyriakos Nicolaou qui, en 1976, publiait une grosse synthèse, toujours très précieuse, sous le titre *The Historical Topography of Kition*. Le premier chapitre

rappelle les principales étapes de la redécouverte du site depuis le XVIII^e siècle, en particulier la copie par Pococke d'une trentaine d'inscriptions phéniciennes, presque toutes disparues ensuite, la mise au jour de la stèle de Sargon II, roi d'Assyrie, en 1845, et le comblement des marécages de *Bamboula* en 1879, qui entraîna quelques découvertes importantes, comme les comptes du temple d'Astarté (ici fig. 66), mais surtout des destructions irrémédiables. C'est à cette époque que naît le mythe de « l'acropole de *Bamboula* », alors que les fouilles françaises ont montré que les lieux de culte du IX^e siècle se trouvaient à moins de 2 m au-dessus du niveau de la mer ! Les fouilles de Myres (1913), puis de la mission suédoise ont été trop restreintes pour donner des informations significatives sur la topographie de la ville antique avant le développement de la moderne Larnaca, dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Néanmoins, les recherches géomorphologiques menées sous l'égide de la mission française ont permis d'éclairer la question de l'évolution de la ligne de côte et de l'emplacement du port antique. Ainsi, Chr. Morhange et J.-Ph. Goiran ont montré que *Bamboula* était réellement un site portuaire au cours du I^{er} millénaire av. J.-C., même si les *neôria* phéniciens se trouvaient au bord d'une lagune semi-ouverte. La zone, devenue un lac salé vers le IX^e siècle ou un peu après, est ensuite remise en eau et n'est définitivement colmatée qu'au XIX^e siècle (voir le schéma évolutif de la fig. 24).